

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 19

Artikel: Les Trogoldytes américains
Autor: Nestler Tricoche, George
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253851>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES TROGLODYTES AMÉRICAINS

On a coutume, lorsque l'on veut désigner une contrée torride et desséchée, d'évoquer l'image de l'Arabie Pétrée.

Ce pays, déshérité de la nature, doit sa triste réputation au fait qu'il est depuis des siècles connu et redouté des voyageurs : sans cela la palme, en la matière, appartiendrait indubitablement aux déserts du Far-West américain, et surtout à cette région désolée, brûlée par un implacable soleil et funeste à tout ce qui respire, la vallée de la Mort, en Californie.

Large de quelques milles à peine, mais longue de deux cents kilomètres environ, *Death Valley* est en réalité une dépression située à trois cents pieds *au-dessous* du niveau de la mer, presque au centre d'un plateau d'une altitude moyenne de seize cents mètres.

On conçoit que cette configuration seule, à une telle latitude, serait suffisante pour donner au climat local un caractère particulièrement désagréable ; il faut ajouter que toute la contrée environnante, sur un rayon de plusieurs centaines de milles, est un désert sablonneux, et que les abords immédiats de la vallée consistent en hautes falaises rocheuses, schisteuses ou alcalines, réfléchissant comme autant de miroirs ardents les rayons d'un soleil semi-tropical.

En été, le thermomètre y atteint 63° centigrades à l'ombre, et descend rarement, la nuit, plus bas que 40. Il va sans dire que rien ne vit dans un tel enfer. Les animaux sauvages s'en écartent avec effroi, l'oiseau même l'évite dans son vol. Pendant longtemps, et bien que la Vallée de la mort fût réputée contenir certaines richesses minérales, il ne se rencontra aucun pionnier assez aventureux pour franchir le seuil de ce que les Indiens appellent, avec une religieuse terreur, « Mingojunk », le Creux du Diable ; les années n'ont pu effacer de la mémoire des habitants du Sud-Ouest le désastre d'une caravane, égarée dans la vallée en 1849, et qui y perdit, en quelques jours, 218 émigrants sur 300.

Cependant, si l'on jette un coup d'œil sur notre première illustration, on verra qu'aujourd'hui la Terre de la Soif elle-même a été conquise, en partie, par l'entreprise américaine. Un syndicat de la côte du Pacifique a, en effet, réussi à exploiter les couches de borax gisant au fond de la *Death Valley*.

Ce n'est pas là, à proprement parler, une opération extrêmement rémunératrice, car les chantiers ne peuvent travailler que six mois par an, et il est d'autant plus difficile de lutter contre les produits importés de Sicile, du Pérou et de la Turquie d'Asie, que les frais de transport du borax dans le désert sont considérables. On peut s'en rendre compte, en contemplant ces lourds chariots accouplés les uns aux autres et péniblement trainés par vingt mules dans des ornières de sables, au milieu d'une poussière aveuglante. C'est ainsi qu'il faut parcourir les 240 kilomètres qui séparent les gisements de la gare

de chemin de fer la plus proche ; et le voyage aller et retour est fortement compliqué par l'obligation de charrier l'eau nécessaire aux hommes et aux attelages, car il n'y a pas de source dans le Sahara californien. La chaleur et la soif ne sont pas d'ailleurs les seuls ennemis qu'on ait à combattre dans cette portion du Mojave Desert : les courants froids venant des Sierras et des Rocheuses se heurtent à l'air embrasé qui sort des « canons » de la vallée, produisant parfois des tempêtes de sable à côté desquelles le simoun d'Arabie n'est qu'un agréable zéphir. Dans ce cas, il n'y a qu'un parti à prendre : planter sa tente — si on en a le temps — et s'y blottir, la tête enfouie sous une couverture tant que dure la bourrasque, c'est-à-dire quelquefois une trentaine d'heures. On en est quitte alors pour une inflammation des narines, des yeux et des oreilles, causée par l'alcali contenu dans la poussière et dont rien ne saurait vous garantir.

Il ne faudrait pas croire que tous les déserts du Far-West ressemblent à la Vallée de la Mort. Il y en a qui sont très supportables : celui d'Arizona, par exemple, qui, à une certaine époque de l'année, se couvre de fleurs, mi-

croscopiques il est vrai, mais charmantes, fidèles miniatures des espèces qui poussent dans les contrées moins desséchées. Les plus grandes de ces plantes naines, la marguerite, la primeroise, le coquelicot de Californie, sont presque privées de tige et paraissent ramper sur le sol, comme pour éviter l'haleine mortelle du vent du désert.

On ne doit pas s'imaginer non plus que ces régions en apparence inhabitables et inutili-

sables soient à jamais perdues pour l'homme.

L'histoire des Etats-Unis nous montre le contraire : pendant longtemps la plus grande partie du Colorado et de l'Arizona n'était qu'un désert que l'on croyait rebelle à toute civilisation ; il en était de même de presque tout le sud de la Californie.

A force de patience et de travail, et par l'emploi d'un système savant d'irrigation, on a pu opérer des miracles, transformer des immensités sablonneuses en vallées fertiles ; preuve en est notre seconde illustration.

Mais si, avec les moyens dont dispose la science moderne, on n'a pas lieu de s'étonner beaucoup de pareilles métamorphoses, on reste rêveur en présence de ce qui fut entrepris dans les temps préhistoriques par une race disparue et inconnue qui habitait les déserts du sud du Colorado, de New-Mexico et d'Arizona.

Des découvertes récentes attestent que cette peuplade était arrivée à faire pousser le coton, le lin, le tabac, et même une sorte de pomme de terre, dans les régions qui ne sont plus aujourd'hui que des prairies et des collines de sable. Dans le seul district compris entre les vallées de Salt et de Gila, en Arizona, l'irrigation, obtenue au prix



La traversée de la Vallée de la mort

d'efforts inouis, avait fertilisé environ 283 500 hectares. De tout cela il ne reste plus rien maintenant que des ruines, mais des ruines éloquentes et il vaut la peine de traverser le continent américain pour aller les visiter.

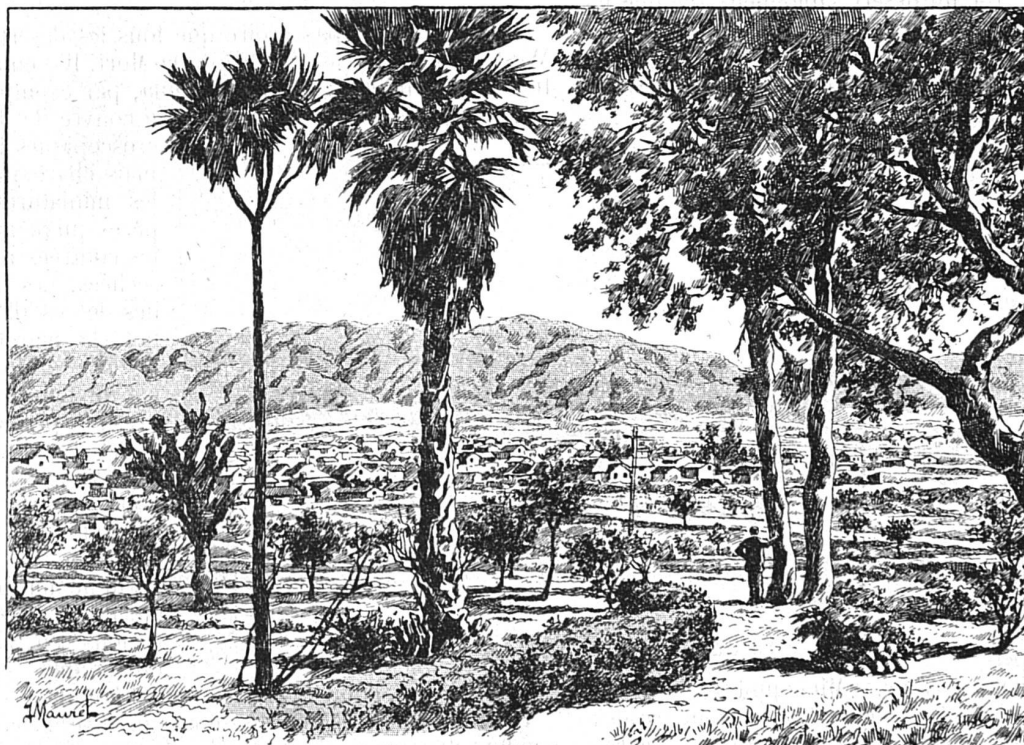
Combien de fois n'a-t-on pas reproché aux Etats-Unis de n'avoir pas d'histoire, point de passé ? Transportez-vous dans la Mesa Verde, ou dans les Mancos Valleys du Colorado, les comtés de Pinal ou de Maricopa en Arizona, et vous trouverez là des vestiges d'un peuple qui était avancé en civilisation à une époque où la Germanie et les Gaules n'étaient guère habitées que par des bêtes sauvages.

La particularité la plus curieuse, peut-être, de cette race mystérieuse, c'est qu'elle vivait non dans des cavernes comme les Troglodytes, mais en des villages construits dans d'immenses cavernes ou plutôt sous d'énormes rochers faisant suffisamment saillie pour couvrir d'une sorte de toit ces villages. On jugera de l'importance de ces derniers en remarquant qu'un d'entre eux, dans la Mesa Verde, n'avait pas moins de cinq cents mai-

de pierre ou de ciment, avec des portes et des fenêtres si semblables à celles de nos jours, qu'à première vue on n'aperçoit aucune différence entre ces cités mortes et l'apparence que présenterait un village moderne en ruine. A l'intérieur, les chambres sont pourvues parfois de linteaux, de boiseries de chêne ; beaucoup sont peintes à la chaux ou revêtues d'un enduit rougeâtre.

Une grande quantité de poteries se trouvent dans ces étranges demeures ; elles ont une vague analogie avec celles des Toltecs et des Aztecs ; toutefois, il est probable, d'après la conformation générale des squelettes et des momies, que les *Cliff Dwellers* — ainsi qu'on les appelle, faute d'un meilleur nom — puissent se rattacher directement à l'un ou à l'autre de ces peuples.

Les savants se perdent en conjectures sur l'origine de ces Troglodytes, et aussi sur les causes qui les ont fait disparaître aussi mystérieusement de la surface du globe. Quelques géologues, dans ces derniers temps, ont avancé la théorie, très plausible, que toute cette région a été rava-



Une conquête sur le désert

sons divisées en une grande quantité de chambres et pouvant abriter une population de plusieurs milliers d'individus.

Le Dr Bann, président de la Société archéologique de Washington, déclare que le nombre d'habitations relevé par lui au cours de sa récente exploration serait suffisant pour le logement de deux millions d'êtres humains : selon lui, la population totale de ces régions devait s'élever à près de sept millions.

Le plus remarquable édifice de ces ruines est sans contredit le *Cliff Palace* (Palais des Rocs), situé à une certaine distance de Durango (Colorado). C'est une sorte de forteresse, nichée sur le flanc d'une montagne rocheuse, comme un nid d'aigle, et qui, avec ses deux étages, ses vingt tours et ses trois cents chambres, couvre environ 500 pieds carrés. Les constructions de cette espèce sont

gées, à une certaine époque, par un cataclysme analogue à celui qui s'est produit récemment à la Martinique. Il est hors de doute que ces parages ont souffert considérablement par suite d'éruptions volcaniques, car certains canaux d'irrigation et quelques maisons sont recouverts de lave. On peut donc admettre jusqu'à preuve du contraire que la race des *Cliff Dwellers* a été anéantie, comme la population de Saint-Pierre, par la force d'expansion et le caractère délétère des gaz dégagés par des cratères aujourd'hui disparus.

Quoiqu'il en soit ce pays reste la plus grande curiosité archéologique et ethnologique des Etats-Unis — et peut-être du monde entier. Il est question en ce moment, pour le soustraire aux dilapidations constamment commises par les touristes et par les marchands de curiosités, de faire acquérir, par le gouvernement fédéral ou les Etats inté-



Le Palais des Rocs dans la Mesa Verde (Colorado)

ressés, ces ruines uniques dans leur genre, de les englober dans des « réservations » semblables à celles où l'on conserve à l'abri du vandalisme commercial et de la coupable négligence des voyageurs eux-mêmes, les beautés sublimes du Niagara et du Yellowstone Park.

George
NESTLER
TRICOCHÉ.

Le Paupéromobilisme

Il m'a été donné d'éprouver, hier, la plus profonde — peut-être — stupeur de ma vie.

On m'a montré un monsieur à la fois cul-de-jatte et riche.

... Pourquoi, jusqu'à présent, n'avais-je pu concevoir, en mon pauvre cerveau simpliste, la possibilité de rencontre entre opulence et cul-de-jattisme ?

Pourquoi ?

Je ne sais pas.

Les esprits les mieux doués ont parfois de ces déconcertantes lacunes.

Un cul-de-jatte riche, même très riche ! j'en tombai de mon haut (1 m. 83).

Et j'eus la brusque envie de tendre la main au passage de ce Crésus infirme.

C'eût été bien son tour, à lui, de me gorger d'un peu de cet or dont je n'ai cessé jusqu'alors d'abreuver ses humbles congénères.

L'ami qui me désignait ce curieux personnage compléta son renseignement.

— Comme l'originalité d'être à la fois cul-de-jatte et riche ne lui suffisait pas, notre homme possède en outre mille autres manies des plus bizarres. Ainsi, pour ne parler que de ce détail, la petite voiture dans laquelle tu le vois se prélasser est une voiture paupéromobile.

J'ouvris de grands yeux, ainsi que je fais chaque fois qu'on me signale un nouveau sport.

— Une voiture... ?

— Paupéromobile. Ce monsieur a inventé le *paupéromobilisme*, nouveau mode de véhiculage en lequel le pauvre sert de moteur.

— Le pauvre ? le pauvre quoi ?

— Le pauvre tout court... Le pauvre homme, si tu aimes mieux, le pauvre !

— Ah !... parfaitement.

— La chose est très simple, mais il fallait y penser. Notre cul-de-jatte y pensa et le système lui réussit à merveille.

Nous nous approchâmes.

— Le véhicule paupéromobile ne se distingue, à vrai dire, nullement de ces fauteuils roulants au sein desquels on transporte vieillards, paralytiques ou autres.

L'inventeur se contenta d'y adjoindre une pancarte et un distributeur automatique.

La pancarte porte en très grosses et très voyantes lettres ces mots :

Pauvres !
Poussez cette voiture.
Au bout d'un kilomètre
Voyez le réceptacle,
Une pièce de dix centimes
Tombera !

Et, en effet, à chaque kilomètre, une pièce de deux sous s'échappe du distributeur et vient modestement récompenser le travailleur de son effort.

— Mais pardon, interrompis-je mon ami, est-ce que cela ne serait pas plus simple au bonhomme d'avoir un domestique, un seul, qui lui pousserait sa petite guimbarde sans tous ces fatras pseudo-mécaniques ?

— Sans doute, sans doute, s'il ne s'agissait que de purs trimballages ; mais l'homme, à cause de son infirmité, a besoin de distractions, diverses, et violentes, et cruelles ! Or, en vue de gagner ces deux sous du kilomètre, des hommes se disputent, se battent, se massacrent parfois. Les couteaux sortent, le sang coule...

— C'est gai !

— Tout est gai !

— Et puis, quand tous les pauvres se seront exterminés pour gagner ces deux sous, Paul Leroy-Beaulieu n'aura plus à s'occuper d'éteindre le paupérisme.

— Qu'est-ce qu'il fera alors ?

— Des folies !

Alphonse ALLAIS.



BOUTADES



Un jeune enfant, au milieu d'un grand repas, n'ayant plus d'appétit, se mit à pleurer ; on lui demanda la cause de ses larmes.

— Je ne puis plus manger, répondit-il.

— Eh bien, mettez-en dans vos poches, lui dit tout bas son voisin.

— Elles sont pleines, répliqua l'enfant avec une naïveté charmante.